Interview de Patrick Pépin

Patrick Pépin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/2478>

DOI : 10.4000/edc.2478

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1995

Pagination : 151-153

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Patrick Pépin, « Interview de Patrick Pépin », *Études de communication* [En ligne], 17 | 1995, mis en ligne le 21 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/2478> ; DOI : 10.4000/edc.2478

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Interview de Patrick Pépin

Patrick Pépin

- 1 Appelé à donner le point de vue des professionnels pendant le colloque du 29 avril 1995, séminaire qui réunissait principalement des universitaires et des chercheurs, j'ai ressenti malaise, admiration et interrogations.
- 2 Malaise, parce que le journaliste que je suis manquait de points de repères, de « culture » des événements réunionnais, dirait-on aujourd'hui. Malaise aussi parce que dans un public somme toute assez copieux, manquaient mes pairs, les journalistes, alors même qu'ils étaient non pas sur la « sellette », mais interrogés sincèrement sur leurs pratiques, sur l'effet de leur travail, par un parterre qui avait pris la peine de réfléchir, d'étudier un cas concret. Désintérêt, désinvolture, urgence d'une actualité qui nous bouscule, absence d'information ? Je ne sais qu'une seule chose, ils étaient absents. Et en l'occurrence, les absents ont eu tort. Car les recherches qui nous étaient présentées avaient de la pertinence, de la vérité et de l'honnêteté.
- 3 Et c'est là qu'intervient mon sentiment d'admiration. Admiration marquée par l'efficacité du travail d'analyse, dans des conditions que nous, journalistes, jugeons abstraites. C'est bien connu, le travail sur un « corpus », sur des éléments déjà réalisés, ce n'est pas notre « tasse de thé » à nous, quêteurs d'informations. Le terrain, le terrain et lui seul, est vrai, objectif et sincère. La spéculation sur les faits, le sens donné à des écrits qui s'enchaînent au jour le jour, c'est l'affaire des autres, des « thuriféraires d'un journalisme idéal » et, par là même, improbable. Or les chercheurs, les universitaires qui présentaient le résultat de leurs travaux n'ont pas manqué d'efficacité dans leurs analyses de cette « élection surprise » d'un nouveau président de Conseil général.
- 4 J'ai écrit aussi que j'avais été interrogé. Interrogé par la coexistence de deux mondes profondément différents, celui du journalisme et celui de l'analyse des médias. Deux mondes qui ont en commun un même objet, l'actualité, son rendu et ses conséquences. Il y a apparemment entre l'univers du chercheur et celui du journaliste un abîme, un gouffre, un espace infranchissable, un dialogue impossible, une incompréhension. L'artisan fabriquerait au quotidien des récits isolés sans continuité, sans sens, sans responsabilité. Le chercheur construirait des modèles, obsolètes avant même que d'avoir

été éprouvés par les faits, car coupés de la réalité, des contraintes et du temps, forcément limité dans la « fabrication » de la nouvelle.

Les dissemblances.

- 5 Au journaliste de construire, heure après heure, jour après jour, une actualité qui ne serait pas, s'il n'était pas là à veiller sur le temps qui passe, sur les faits qui se déroulent. Car il n'est d'information publique qu'avec un « crieur public », le reste n'est que ragots ou récit imaginaire. Raconter le monde, à la minute-minute, c'est peut-être faire référence à hier, sûrement pas à demain. Demain c'est l'inconnue à ne pas fréquenter sous peine de faute grave ; parler de demain, c'est rentrer dans le monde de la spéculation. Raconter le monde en direct, c'est accepter le temps, sa limite, son injustice, sa tyrannie. Coucher la vie des hommes sur un espace donné, une durée imposée avec des images incontournables, c'est obligatoirement réduire, raccourcir, ne pas nuancer. Souhaiter l'efficacité du propos, sa lisibilité immédiate, c'est affirmer plutôt qu'interroger. « Vendre » de l'information, c'est séduire, accrocher. Bref, sans qu'il faille en accepter toujours toutes les contraintes, produire de l'actualité, c'est accepter un sujet, se soumettre au temps, se plier à un gabarit, c'est obéir à une contraction indispensable des faits. L'espace de travail du journaliste est un espace en construction, jamais circonscrit.
- 6 Le chercheur, lui, a ses points de repère ailleurs. Le temps n'est pas son adversaire permanent, mais bien plus son allié. L'action s'inscrit dans la durée et pas dans l'éphémère. Le temps est indispensable à la collecte de données, à l'analyse, au recul. Le temps n'est pas contraint mais élément de méthode. L'objet du travail, lui, est configuré, il est délimité (la rigueur est à ce prix) alors que, c'est bien connu, toute la « légèreté » du journaliste s'inscrit dans l'adage selon lequel « une information chasse l'autre ». Le chercheur est traqueur de sens, le journaliste rapporteur de faits. Au bout d'une recherche bien menée, doit naître une idée forte. La pensée du chercheur doit être toute en nuances, en touches successives, en subtilité. La mémoire ou l'article à paraître dans une « revue savante » se déroule sans que la contrainte de l'espace soit trop lourde. Le parler peut être complexe, ardu, élaboré, car le chercheur n'a pour lecteur que des spécialistes, des pairs. Le journaliste ne rend pas compte deux ou trois fois l'an de son travail, il écrit pour un public qui tous les jours veut être simplement surpris. Au premier abord, tout sépare celui qui scrute de celui qui raconte.

Les carrefours.

- 7 Le journaliste rend compte d'une réalité chaque fois plus complexe, plus mouvante, plus fugace et plus rapide aussi. Avec la chute du Mur de Berlin, avec les évolutions scientifiques et technologiques, Pic de la Mirandole est mort et simplifier l'universel est devenu impossible. Nul doute que les journalistes sont plus précis aujourd'hui qu'hier, la profession a progressé en qualité, en formation, en rigueur et pourtant, jamais autant que ces dernières années, elle n'a été interpellée par les chercheurs certes, par le public aussi. Les effets de la diffusion d'une information sont plus aléatoires, des informations graves « passent à la trappe », tout juste entr'aperçues par le public, d'autres, plus anecdotiques, prennent de l'ampleur et deviennent de grandes nouvelles à part entière, un peu comme si l'information une fois construite échappait à son « géniteur » pour vivre, en solitaire, une aventure la conduisant aux enfers de l'oubli ou au firmament de la starisation. De la

même façon que les médias utilisent le marketing pour comprendre le lectorat ou l'auditoire, pourquoi ne pas faire référence au travail du chercheur pour mener une réflexion sur une pratique professionnelle et ses conséquences ? Les sciences sociales, l'approche scientifique du monde des médias constituent à n'en pas douter un outil efficace pour les auditeurs et pour les journalistes. A contrario, les journalistes ont élaboré des méthodes d'enquête efficaces et fiables pour découvrir la face cachée des informations apparentes. L'enquête journalistique pourrait servir la recherche.

- 8 S'il faut combattre le « chacun chez soi », il faut aussi affirmer la spécificité des métiers. Le journalisme s'inscrit dans l'éphémère, dans le quotidien. Il n'est ni romancier, ni sociologue, encore moins chercheur. Le chercheur, lui, doit accepter, dans son travail d'analyse, de comprendre les contraintes de la production journalistique et d'en relativiser l'importance.

AUTEUR

PATRICK PÉPIN

Patrick Pépin, directeur de l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille